

**Naissance de l'archéologie et de l'histoire de l'art du Moyen Age :
Arcisse de Caumont et les années 1820
ou
de la fortune d'une clé dichotomique**

Florence Journot, maître de conférence HDR,
université Paris 1,
UMR ArScAn,
membre associé de l'EA Hicsa

Pour commenter l'émergence d'un intérêt qualifié de « scientifique » vis à vis du Moyen Age, je vais prendre comme pivot, comme date symbolique, 1824, année de la fondation de la *Société des antiquaires de Normandie*.

En préliminaires bibliographiques, je rappelle que nous pouvons nous reporter (entre autres) aux travaux de l'historien moderniste Dominique Poulot pour une certain esprit propre au XVIIIe siècle qui perdure, via en particulier la personne d'Alexandre Lenoir ; au colloque de 1997, rassemblé à l'initiative de l'Ecole d'Architecture de Saint-Etienne, *L'Architecture, les sciences et la culture de l'histoire au XIXe siècle*, et aux recherches de l'historien d'art contemporainiste Jean Nayrolles ; au colloque de 2001 sur *Arcisse de Caumont*, organisé par la *Société des antiquaires de Normandie*¹, « société savante » d'illustre mémoire, qui existe toujours...

En effet la *Société des antiquaires de Normandie* est invariablement citée par les historiographes en tant que modèle français des « sociétés savantes ». Je voudrais développer le projet scientifique des fondateurs, leur démarche, autrement dit leur « méthode » ; et ce par rapport au contexte, c'est-à-dire celui des années 1820. Ces années 1820 qui sont marquées par des mouvements d'idées très divers.

Mais d'abord un petit retour en arrière : au début du siècle, Bonaparte premier consul, puis Napoléon empereur, réconcilie la France avec le pape (le Concordat date de 1801) : la religion chrétienne est officiellement réintroduite en France, après le culte de l'Être Suprême propre à la période révolutionnaire. Et de manière incontournable, est toujours cité à l'appui de ce retour de ferveur *Génie du christianisme*, publié par François-René de Châteaubriand en 1802 : la ferveur chrétienne médiévale est dite admirable, et donc l'architecture qui va avec peut être considérée comme attachante, si elle n'est pas très élaborée : « Les voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs, et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les chapelles

¹ POULOT D., L'Égypte imaginaire d'Alexandre Lenoir, dans Chantal Grell dir., *L'Égypte imaginaire, de la Renaissance à Champollion*, Paris, PUPS, 2001, p. 127-149. NAYROLLES J., Sciences naturelles et archéologie médiévale au XIXe siècle, dans B. Bergdoll et al. dir., *L'Architecture, les sciences et la culture de l'histoire au XIXe siècle*, actes du colloque de 1997, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2001, p. 25-48. JUHEL V. éd., *Arcisse de Caumont (1801-1873), érudit normand et fondateur de l'archéologie française*, actes du colloque tenu à Caen en 2001, Caen, Société des antiquaires de Normandie, 2004.

comme des grottes, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique »².

A la même époque sir James Hall, en homme de science (il est géologue, géophysicien, et s'intéresse à l'architecture), démontre, maquette à l'appui, que l'architecture gothique relève d'un principe d'imitation de huttes primitives d'osier ; il fait un compte-rendu de sa théorie devant la *Royal Society* d'Edimbourg en 1798, la publie en 1813³.

Châteaubriand et Hall sont deux représentants, parmi d'autres, d'une théorie qui valorise quelque peu l'architecture gothique, généralement décriée, par une certaine imitation de la nature ; ceci dit Châteaubriand déclare préférer l'esthétique du dôme des Invalides...

Dans les années 1820, nous sommes au cœur de la période dite « Restauration » (restauration de la monarchie après l'Empire, depuis 1814) ; les biens fonciers des émigrés sont « restaurés » aussi. Et la fondation de la *Société* a lieu l'année de la mort de Louis XVIII, et de l'accession au trône de Charles X. Immanquablement, sont évoqués aussi par tous les historiens de la notion de patrimoine l'état alors déplorable des monuments et le « vandalisme » révolutionnaire... Affinons les mouvements d'idées.

Les « astronomes »

Considérons d'abord les idées portées par ceux qu'Adolphe-Napoléon Didron, archéologue médiéviste et premier historiographe de l'archéologie médiévale, appellera plus tard les « astronomes » : ils transmettent dans les années 1820 les derniers feux, du moins « publiés », offerts au « public », d'une vision symboliste et syncrétique des religions, issue de la Révolution. Didron désigne donc comme « astronomes » Lalande, Dupuis, et Dulaure, qualifiés ainsi à cause de la dimension cosmologique de leurs écrits. En 1838, dans son *cours public d'archéologie* dispensé à la Bibliothèque royale, Didron constatera encore la vitalité de cette idéologie tout en essayant d'en faire raison.

Joseph Lefrançois de Lalande (1732-1807), fut effectivement un grand nom de la science astronomique. Il fut aussi un fervent apôtre de la franc-maçonnerie ; et participa en 1771 à la fondation du Grand Orient de France. Quant à Jacques-Antoine Dulaure (1755-1835), je souligne qu'en 1805 il avait fait paraître *Les divinités génératrices*, virulente réaction au succès de *Génie du christianisme* de Châteaubriand, ouvrage étonnant sur les manifestations du principe de fertilité... La publication de son livre *Histoire des différents cultes* qui est de la même veine, date quant à elle de 1825.

Charles-François Dupuis (1742-1809), député de la Convention, membre du conseil des Cinq-cents (comme Dulaure), publia *Origine de tous les cultes ou Religion universelle* en 1795 ; il y développait longuement les rapports entre le Soleil, Osiris, Mithra, et le Christ... Un *Abrégé* parut en 1822. Didron pour affirmer en contrepoint la construction nécessaire d'une archéologie chrétienne en retiendra ce passage : « Au portail de la cathédrale de Paris, une femme tient un enfant dans ses bras ; c'est la Vierge astronomique qui porte le dieu de la lumière sous l'emblème d'un enfant naissant, tel que les anciens représentaient le soleil au solstice d'hiver. Sur une autre porte, ce soleil a monté sur l'horizon ; il a grandi en âge, et se montre sous la forme d'un homme de trente-cinq ans à peu près, escorté des douze signes du zodiaque qui sont personnifiés comme lui, et caractérisés par différents attributs. Il ne faut pas s'en étonner, continue Dupuis, car toute la sculpture de la cathédrale de Paris est relative à

² François-René de Châteaubriand, *Génie du Christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*, Paris, Impr. Migneret, 1803, p. 25.

³ DENTON E., *Sir James hall, un homme de science dans la Révolution. Edition critique et commentaire de son journal de voyage en France (avril-août 1791)*, thèse de l'Ecole des Chartes, 2003.

l'année solaire ; c'est un monument de la religion d'Isis, cette déesse honorée si longtemps en France, et à laquelle Issy et Paris lui-même doivent leur nom" »⁴.

Dupuis influença Lenoir⁵. Et Dulaure, membre fondateur de l'*Académie celtique*, fut un compagnon du décidément incontournable Alexandre Lenoir, dont il faut bien dire un mot, puisqu'il est parfois présenté comme précurseur des historiens d'art médiévistes.

Après une formation d'artiste-peintre, il fut certes le fondateur de l'important *Musée des monuments français*, installé en 1795 dans les salles et le jardin du couvent des Petits Augustins à Paris, qui constitua une mise en scène à succès des débris de monuments français, avec en particulier les tombeaux royaux déplacés de Saint-Denis. Le musée fut démantelé en 1816. Il est reconnu unanimement pour avoir contribué de façon décisive à « mettre à la mode » les vestiges du Moyen Age. Mais D. Poulot souligne que ce fut un effet involontaire du musée, conçu pour passer, littéralement, des salles médiévales enténébrées à la lumière baignant les vestiges de la Renaissance⁶.

Depuis 1807, Lenoir était aussi, aux côtés de Dulaure, un des piliers de l'*Académie celtique* (fondée en 1804), qui vécut sous ce titre jusqu'en 1813. L'*Académie celtique* se réunissait aux Petits-Augustins et compta jusqu'à 300 abonnés. Suivons l'analyse de Catherine Chauveau. Les fondateurs de cette académie appartenaient à l'entourage du célèbre révolutionnaire La Tour d'Auvergne. Ils étaient censés inventorier et décrire les traces « celtes », vestiges et légendes, grâce aux réponses à des questionnaires envoyés en région par l'intermédiaire des préfets. Ils posaient ainsi le « peuple » celte comme ancêtre des Français, calquant son emprise sur l'empire napoléonien et donc justifiant celui-ci, tout en isolant l'Angleterre. Les « Celtes » sont les Justes ; les « Francs », ancêtres des nobles, sont les oppresseurs. Ceci dit, les monuments celtes ne relèvent pas d'un « art » à proprement parler ; il n'y a pas de statut d'« artiste » chez les Celtes où tout est fait par le peuple pour le peuple. Et nombre de « celtomanes » annexent l'architecture médiévale ; c'est ainsi que Montmorillon ou Fontevault sont qualifiés de « monuments celtiques ». Lenoir, seul « antiquaire » de l'équipe dirigeante, essaya de faire ôter du corpus celte les monuments médiévaux : et pour lui seules les sculptures de Montmorillon sont celtiques, dans une basilique du XI^e siècle⁷. Lenoir remplaça l'*Académie celtique*, en 1813, par la *Société des antiquaires de France*, censément plus « savante », mais le fond des articles resta à peu près même jusque dans les années 1830⁸.

Sa celtomanie s'allie aussi à l'égyptomanie caractéristique de la fin du XVIII^e siècle. On peut aborder la pensée d'Alexandre Lenoir en lisant *La Franche-Maçonnerie rendue à sa véritable origine*⁹, publication d'un cours donné de 1811 à 1813 aux frères de la loge écossaise à laquelle il appartenait : symbolisme et initiations maçonniques sont comparées à leurs homologues antiques et en particulier égyptiens. Lenoir en effet a voyagé en Egypte, et a consacré plusieurs volumes à l'aspect symbolique des hiéroglyphes, dont il refusait l'interprétation en tant qu'écriture (alors que Champollion poursuit ses travaux depuis 1807).

⁴ Cité dans Archéologie. Programme d'un cours d'archéologie chrétienne, dans *L'Artiste*, 1839, 2^e série, t. 1, p. 259.

⁵ Cf. Poulot, *op. cit.* 2001.

⁶ POULOT D., Alexandre Lenoir et les musées des Monuments français, dans NORA P. dir., *Les lieux de mémoire. II La nation*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1986, p. 497-531.

⁷ Cf. aussi Alexandre Lenoir, *Cours sur l'histoire des arts en France fait à l'athénée de Paris dans le courant de l'année 1810*, 1810, p. 49.

⁸ CHAUVEAU C., La « celtomanie » archéologique à l'Académie celtique (1805-1813), dans *Arts de l'Ouest. Etudes et documents*, Rennes, Université de Haute-Bretagne, 1991, p. 111-122.

⁹ *La Franche-Maçonnerie rendue à sa véritable origine, ou L'antiquité de la Franche-Maçonnerie prouvée par l'explication des mystères anciens et modernes*, Paris, 1814.

Les Antiquisants

Deuxième point à rappeler, la large suprématie esthétique donnée alors à l'art antique, grec, (l'art romain étant copié du grec), qui restera puissante au long du XIXe siècle. C'est ainsi que l'on peut parler de l'art antique comme d'un art d'Etat, via l'Académie.

Pensons d'abord que les œuvres complètes de Johann Joachim Winckelmann (mort assassiné en 1768) sont rééditées de 1818 à 1820, après déjà plusieurs éditions en traduction française de ses écrits. Lenoir se réclamait évidemment de Winckelmann. Et évoquons aussi un personnage important, qui fut acteur de la Révolution : Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy († 1849), secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts (1816-1839), professeur d'archéologie au Cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale en 1824, et chargé au Conseil des bâtiments civils (institution d'Etat) de la construction des bâtiments publics ; comme exemple représentatif de son action citons la transformation par ses soins de l'église Sainte-Genève, construite par Soufflot, en Panthéon... Et la promotion du neo-antique (style adopté par les Révolutionnaires) jusque par l'Académie, s'accompagne du dénigrement de l'art médiéval, considéré comme grossier.

Quatremère de Quincy publie dans les années 1820 les dernières parties de son *Dictionnaire d'architecture*, qui relève de la section de *l'Encyclopédie méthodique* (celle de Diderot et d'Alembert) consacrée à l'Architecture¹⁰. Retenons un extrait de son article *Gothique*, dans le volume paru en 1820 : « Pour quelle raison donc voyons-nous l'art de l'imitation dans le *gothique* rester constamment au même point d'imperfection et de grossièreté ? Pourquoi la partie même de l'exécution mécanique pendant un assez grand nombre de siècles, ne tendit-elle à aucune amélioration sensible ? La cause en est évidente. C'est que l'art de l'imitation *gothique* ne fut qu'un produit de la corruption du goût, de l'ignorance de toutes règles, de l'absence de tout sentiment original ; ce fut une sorte de monstre engendré dans le chaos de toutes les idées, dans la nuit de la barbarie, mélange incohérent de souvenirs confus, de traditions obliérées, de modèles disparates... ».

L'architecture « gothique » est sans « ordres » ; on n'y trouve pas d'entablements et de colonnes ; les piliers et arcs, les voûtes peuvent donner une impression de grandeur, mais fallacieuse ; cette architecture n'imité pas la Nature, et la théorie d'imitation des branches est fautive ; elle relève d'un temps de confusion et de dégradation ; c'est une mauvaise imitation des arts précédents ; l'horreur atteint son comble avec la sculpture ; et comme architecture et sculpture s'accordent dans l'Art...

Sur ce dernier point tous les promoteurs de l'art antique ne marchent pas d'un même pas. Toussaint-Bernard Emeric-David (1755-1839) est aussi un homme de la Révolution. Son goût de l'art lui est venu par un long séjour en Italie. En 1805, en réponse à la Question de l'Institut de France « quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique et quels seraient les moyens d'y atteindre ? », il a disserté sur l'excellence de l'art grec ; et insistait sur l'éducation du peuple via les musées. Mais contrairement à Quatremère de Quincy, il s'intéresse à l'art médiéval, par nationalisme. En 1819, il publie : *Remarques sur un ouvrage par le comte de Cicognara* (archéologue italien), ouvrage intitulé *Storia della Scultura*, qui écartait la France, parce qu'il n'y a pas d'artistes-sculpteurs français¹¹. Emeric-David s'inscrit en faux et liste des noms d'artistes apparaissant dans les textes, et des œuvres, en faisant la part belle au Moyen Age. Si avant le XIIIe siècle, sur lequel il passe vite, le goût est

¹⁰ Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy, *Encyclopédie méthodique. Architecture*, t. 1 1788 ; t. 2 première partie 1801, deuxième partie 1820 ; t. 3 1825 ; l'article « Gothique » relève de la deuxième partie du t. 2.

¹¹ Emeric-David, *Storia della scultura* [...] ; par M. le comte Cicognara, *Revue encyclopédique*, 1819, t. 3, p. 318-326, p. 521-542.

« dépravé », ensuite le goût se corrige par l'observation de la nature. Il admire, relativement, les productions dites alors des XIVE-XVe siècles. Mais insiste tout particulièrement sur le tombeau de Louis XII (qui a réintégré l'abbatiale de Saint-Denis) ; c'est l'époque d'une « école de sculpture française », même s'il la reconnaît inférieure à la sculpture italienne. Donc : le regard plus positif sur le Moyen Age, du moins sa fin, vient d'une réaction pour une promotion de l'art « national ».

La Normandie entre érudition anglaise et *Voyages romantiques*

Pendant ce temps-là, en Normandie, des érudits-artistes, s'activent. Et d'abord les Anglais, qui ont commencé leur travail d'érudition sur le passé « archéologique » beaucoup plus tôt qu'en France, tout particulièrement sur le passé médiéval¹². Citons Andrew Coltee Ducarel, né en Normandie (mort en 1786), qui fut un pilier de la *Société des antiquaires de Londres*. *Anglo-norman antiquities* a paru dès 1767 ; l'ouvrage est traduit en français en 1823 par Léchaudé d'Anisy (cf. *infra*). Augustus Charles Pugin, souvent qualifié d'« anglo-français », né à Paris (père de l'architecte anglais du néogothique), qui dessine les monuments médiévaux normands et les publie à Londres en 1818 (*Architectural antiquities of Normandy*). Le peintre John Sell Cotman, qui publie un ouvrage de même titre à Londres en 1822... etc.

Pugin comme Cotman sont des artistes, dessinateur et peintre... et participent à l'intérêt pour le « pittoresque » (littéralement : ce qui est digne d'être peint).

En 1818 Taylor et Nodier font une excursion archéologique en Normandie. Et en 1820, puis 1825, paraissent les deux volumes consacrés à la Normandie, qui inaugurent la célèbre série des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. On ne soulignera jamais assez l'extrême importance de l'illustration, de la représentation des monuments (les dessins sont lithographiés). Il s'agit aussi de recueillir contes et légendes (Nodier est conteur). Les ruines sont romantiques et « pittoresques » ; or elles sont forcément nombreuses à être médiévales... Le succès de l'ouvrage fut tel qu'il lança la série des autres volumes.

Passons à Arcisse de Caumont et à son entourage, fondant la *Société des antiquaires de Normandie*.

L'abbé Gervais de la Rue (1751-1835) fut le premier directeur de la *Société*. Exilé en Angleterre pour n'avoir pas voté la Constitution civile du clergé, il y cultiva la philologie, et devint un des premiers chantres de la poésie médiévale ; il était membre de la *Société royale des antiquaires de Londres*. Quand il revient en Normandie il développe son travail de linguiste sur la formation de la langue française, et occupe la chaire d'Histoire de l'Université de Caen.

Charles de Gerville (Charles-Alexis-Adrien Duhérissier de Gerville, 1769-1853), fils du seigneur de Gerville (Gerville-la-Forêt dans le Cotentin), a servi dans les armées émigrées. Quand il rentre chez lui il s'intéresse à la botanique, à la géologie, aux archives du Cotentin. L'époque en effet est celle d'un effort de rassemblement et classement des archives, après les confiscations et dispersions révolutionnaires¹³. Gerville entreprend en 1814 un inventaire des églises de la Manche (environ 500...) ; il s'intéresse à la période gallo-romaine comme mérovingienne, et à des sites particuliers comme le Mont-Saint-Michel. C'est un correspondant de la *Société des antiquaires d'Edimbourg*. On peut se reporter à sa

¹² Cf. SCHNAPP A., *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*. Paris, Le Livre de Poche, 1993.

¹³ L'Ecole des Chartes est fondée en 1821, mais c'est dans les années 1830 qu'elle fut efficacement organisée grâce aux efforts de Guizot.

correspondance¹⁴, où l'on apprend qu'il herborise, collecte des coquilles qu'il envoie à Lamarck, et qu'il guide les visiteurs anglais comme Cotman, qui utilise pour ses reproductions des églises normandes le principe technique de la chambre claire. Le dessin est un souci constant pour Gerville, qui paye les services d'un dessinateur lors de ses « courses ». Gerville reproche à Léchaudé d'Anisy de faire « un voyage pittoresque et sans doute romantique » en Normandie au lieu de « finir son Ducarel » (il est en train de le traduire). Il condamne les « mensonges » de Nodier, les « lieux communs » de Lenoir ; et la distinction entre art « saxon » et « normand » faite par les Anglais. Il se plaint de ne pas trouver chez eux de quoi rendre compte de l'architecture des églises qu'il inventorie, à commencer par la nomenclature, le vocabulaire descriptif (qu'il ne trouve pas non plus dans Nodier ou Lenoir...). Et constate que les monuments sont alors en voie de transformation accélérée en pierre à chaux.

Gerville est resté célèbre pour être l'inventeur, dans une lettre à Auguste Le Prévost (18 décembre 1818), du qualificatif « romane » appliqué à l'architecture (alors qu'il était utilisé jusque là pour la langue issue du bas latin ; pour l'architecture, on parlait de « gothique ancien », mais aussi de normand, saxon, byzantin... ; ces termes restèrent en concurrence un certain temps). « Je vous ai quelquefois parlé d'architecture romane. C'est un mot de ma façon qui me paraît heureusement inventé pour remplacer les mots insignifiants de *saxone* et de *normande*. Tout le monde convient que cette architecture, lourde et grossière, est l'*opus romanum* dénaturé ou successivement dégradé par nos rudes ancêtres. Alors aussi, de la langue latine, également estropiée, se faisait cette langue romane dont l'origine et la dégradation ont tant d'analogie avec l'origine et les progrès de l'architecture. Dites-moi donc, je vous prie, que mon nom *romane* est heureusement trouvé »¹⁵.

Arcisse de Caumont adoptera et diffusera le terme.

Avant d'en venir à lui, il faut citer encore Auguste Le Prévost (1787-1859). Aussi philologue, il maîtrise de multiples langues modernes et anciennes (il sera l'éditeur d'Orderic Vital). Son intérêt va à la période gallo-romaine autant qu'à la période médiévale, et il s'impliquera dans la conservation et la restauration du Parlement de Rouen comme du théâtre de Lillebonne. Pour la période qui nous occupe, on peut noter qu'il participe en 1818 à la fondation de la *Commission départementale des antiquités de la Seine inférieure* (capitale Rouen). Lors du colloque consacré à Arcisse de Caumont, Loïc Vadelorge a mis en parallèle cette *Commission* et la *Société des antiquaires de Normandie*, aux mêmes activités et esprit ; même si la *Commission*, sise à Rouen en Haute-Normandie, ne se définit comme société savante qu'en 1862, et ne se dote d'un bulletin permanent que tardivement. Auguste Le Prévost apporte ses principes de fonctionnement à Caen, en Basse-Normandie¹⁶.

En 1824, l'abbé de la Rue a 73 ans, Gerville, 54, Le Prévost, 37. Arcisse de Caumont (1801-1873) est âgé de 23 ans. Il est d'une famille noble malmenée par la Révolution, de souche normande, finalement restée fortunée, et donc très sensible à sa terre natale.

Dans un article écrit vers la fin de sa vie, intitulé « Mes souvenirs »¹⁷, il explique qu'il ne s'opposait pas alors à l'adoption « académique » de l'art néo-antique comme certains Romantiques, et qu'il était grand admirateur de l'art grec, mais aussi de l'art « gothique ». Il rencontra, en ce début des années 1820, Quatremère de Quincy, qui essaya de le détourner de

¹⁴ GIDON F., L'invention de l'expression architecture romane par Gerville (1818) d'après quelques lettres de Gerville à Le Prévost, dans *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, 1934, t. 42, p. 268-288.

¹⁵ Cité dans Gidon, *op. cit.*, p. 285-286.

¹⁶ VADELORGE L., La commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure et Arcisse de Caumont. Contribution à l'histoire de la décentralisation intellectuelle au XIXe siècle, dans JUHEL V. éd., *Arcisse de Caumont (1801-1873), érudit normand et fondateur de l'archéologie française*, actes du colloque tenu à Caen en 2001, Caen, Société des antiquaires de Normandie, 2004, p. 155-163.

¹⁷ Arcisse de Caumont, *Mes souvenirs*, dans *Bulletin monumental*, 1871, XXXVII, p. 57-77.

son intérêt pour le Moyen Age en ces termes : « Comment voulez-vous que, après avoir étudié l'art grec, je puisse envisager ces monuments gothiques, dont les murs semblent vouloir tomber et ne tiennent debout qu'à l'aide d'une forêt de jambes de force et de contreforts dont l'effet est pour moi des plus désagréables ; non, je ne m'occuperai jamais de cette architecture-là, et je doute même qu'on puisse la classer comme vous le dites, *proles sine matre*. Je sais bien que les romantiques voudraient remettre ce singulier style à la mode. Grand bien leur fasse ; mais c'est vraiment faire rétrograder le goût ».

En revanche Arcisse de Caumont trouva appui auprès d'Emeric-David : il l'a rencontré dans ces années-là aux séances de la *Société des antiquaires de France* qui se réunissait au Musée des Petits Augustins à Paris (il en était membre correspondant) ; il note d'ailleurs que ces séances n'étaient fréquentées que par une douzaine de personnes. Il y rencontra aussi du Sommerard, empressé à lui faire visiter sa collection (bientôt à la base du musée de Cluny).

Et l'on peut remarquer aussi qu'il a assisté à l'une des conférences de Champollion (qui publie sa clé de déchiffrement des hiéroglyphes en 1824).

Sur Arcisse de Caumont, les avis sont unanimes : c'est alors, dans ces années 1820, le premier « savant » ayant une ambition « scientifique » d'ampleur pour éclairer les productions du passé, et plus particulièrement du Moyen Age... Je remarque d'ailleurs qu'il est toujours aujourd'hui qualifié en tant qu'« archéologue », jamais comme un « historien d'art ».

La domination des sciences naturelles

Précisons : quelle « science » ?

Les sciences auxquelles se réfère explicitement Arcisse de Caumont sont la géologie et la botanique, en plein essor chez les « voyageurs » curieux... si bien que Mérimée, présentant un de ses personnages dans une nouvelle de 1833, peut dire : « il voyageait sans but et ne savait ni la géologie ni la botanique, sciences bien fâcheuses dans un compagnon de voyage »¹⁸.

Arcisse de Caumont a fondé d'abord, en 1823, la *Société linnéenne du Calvados*. C'est la suite de l'autre versant de ses fréquentations dans les années 1820 : il a alors connu Cuvier (il allait à ses soirées), Brongniart, voyait Humboldt dans le salon de Brongniart... C'est l'époque de la promotion de la stratigraphie géologique et de la paléontologie stratigraphique, et la Normandie fut pour ces sujets une terre riche.

Quant à Charles de Linné, qui sert de référence, je rappelle que le grand botaniste suédois est un homme du XVIIIe siècle (il est mort en 1778), créateur d'une systématique de description des plantes : à partir de la morphologie des éléments, à savoir étamines et pistils, qui font base du système parce que bien visibles, on pourra établir genre et espèce.

Il y avait trois sections pour les mémoires de la *Société linnéenne du Calvados* : zoologique, botanique, géologique. Arcisse de Caumont développa un intérêt tout particulier pour la géologie, et publia des « courses géologiques », de nombreux articles, des cartes géologiques du Calvados et de la Manche...

En 1824, si de la Rue, Gerville, Léchaudé d'Anisy, courent après les archives et sont sensibles à la philologie, le premier président de la *Société des antiquaires de Normandie* est Henry de Magneville, géologue fondateur du Museum d'histoire naturelle et du Jardin des Plantes de Caen, aussi membre de la *Société linnéenne du Calvados*. On note également dans le premier bureau l'ingénieur des Ponts et chaussées Pattu, qui s'intéresse aussi tout particulièrement à la géologie...

¹⁸ Prosper Mérimée, *La double méprise*, [1833], Calmann Lévy, Paris, 1885, p. 66.

On se reportera au colloque de 2001, et aux travaux de J.-P. Chaline, pour apprécier l'activité d'Arcisse de Caumont via la fondation de bien d'autres sociétés savantes liées à la valorisation des terres comme à l'éducation, et à l'histoire de la *Société française d'archéologie*, du *Bulletin monumental*, et des *Congrès archéologiques de France*, à l'origine d'un vent de création de sociétés savantes en France¹⁹.

Trois ouvrages permettent de suivre le développement de la pensée d'Arcisse de Caumont.

Un premier *Essai sur l'architecture religieuse du Moyen Age, particulièrement en Normandie*, lu dès 1823 (ouvrage qu'a refusé de lire Quatremère de Quincy), est publié en 1824 ; il contient déjà une « classification chronologique des monuments ».

Parallèlement Caumont donne un cours public, gratuit, dès les années 1820 ; il se déroulera dans le lieu de réunion de la *Société des antiquaires de Normandie*, à Caen, et va des temps celtiques jusqu'au XVIIe siècle, avec un arrêt particulièrement long sur le Moyen Age. Le *Cours* est publié de 1830 à 1841, et pourra ainsi être lu lors de séances de sociétés savantes dans toute la France, ou dans les cours donnés dans les séminaires aux futurs prêtres, qui auront en charge l'entretien de leur église...

« On peut analyser les caractères d'un édifice, pour découvrir à quelle époque il a été construit, comme on analyse les organes d'une plante pour trouver à quel genre elle appartient »²⁰. On notera dans le *Cours* l'importance de la présentation en tableaux synoptiques, faisant visualiser l'évolution dans le temps des éléments architecturaux comme les portes, ou les fenêtres... Le rapport avec la présentation des planches de Linné a été commenté²¹.

En 1850 paraît le tome I de l'*Abécédaire ou rudiment d'archéologie*, consacré à l'*Architecture religieuse* ; le tome II, *Architecture civile et militaire*, est édité en 1853.

Reportons-nous à la préface de l'éditeur Hardel, qui évoque le succès d'Arcisse de Caumont depuis les années 1830 : « Monsieur de Caumont eut effectivement de bonne heure la pensée d'appliquer aux monuments français une méthode de classification chronologique, dont les classifications des géologues lui traçaient en quelque sorte le plan ». « Les hommes du monde, aussi bien que les artistes, les femmes même, se mirent à étudier l'histoire de l'art dans les livres de notre collègue ». C'est tout dire.

Il revient à Jean Nayrolles d'avoir remarqué que Gerville était en contact avec Lamarck. Lamarck (1744-1829) a publié une *Flore française* dès 1778, sur le principe des clés dichotomiques. C'est à Lamarck via Gerville qu'Arcisse de Caumont aurait emprunté le principe de la « clé dichotomique », clé de détermination, procédure de « classification », pour l'appliquer à l'architecture médiévale²².

La « classification » d'Arcisse de Caumont commence par la séparation de deux formes qui déterminent « deux grands horizons chronologiques », deux architectures ; l'une, « romane » (Caumont adopte le qualificatif de Gerville) a pour « générateur, le plein-cintre », d'origine romaine. L'autre architecture est qualifiée d'« ogivale » (encore sous le coup du dégoût de Quatremère de Quincy, il repousse le terme « gothique » de connotation trop négative). La forme génératrice, c'est « l'ogive ou arcade triangulaire » ; entendons bien, le mot « ogive » correspond à notre expression « arc brisé ». Voici appliqué, en effet, le principe-même d'une « clé dichotomique ».

¹⁹ CHALINE J.-P., *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France. XIXe-XXe siècles*, Paris, CTHS, 1998.

²⁰ Cette phrase du *Cours* sera reprise dans l'introduction de l'*Abécédaire*.

²¹ Cf. par exemple NOELL M., *Coryphée des archéologues français, Arcisse de Caumont et l'Allemagne*, dans JUHEL V. éd., *op. cit.* p. 268-269.

²² NAYROLLES J., *op. cit.* 2001.

Mais si un botaniste hiérarchise ensuite les éléments résultats de la décomposition anatomique, Arcisse de Caumont procède par évolution d'une série d'éléments architecturaux dans chaque horizon. Il commente en effet pour l'architecture romane, puis pour l'architecture ogivale, plans, appareils, « colonnes et pilastres » (c'est-à-dire les supports), fenêtres, portes, arcades, ornements, en particulier sculptés. Il consacre aussi des chapitres aux objets et équipements, comme tissus, autels, fonts baptismaux, tombeaux, pièces des « trésors » d'églises, « paléographie murale » (autrement dit l'épigraphie)...

J'ajoute que ces « caractères » sont bien formels ; les éléments architecturaux sont vus dans leur forme globale et pratiquement pas dans leur montage, leur technique (il faudra attendre le *Dictionnaire* de l'architecte-archéologue Viollet-le-Duc pour la diffusion de ce type d'analyse).

Donc : la « classification des styles architectoniques » comprend : la période « romane » divisée en trois époques, première ou primordiale (Ve-Xe siècles) ; seconde époque (de la fin du Xe à la fin du XIe siècle) ; troisième époque, dite tertiaire ou de transition (correspondant au XIIe siècle).

A partir de la fin du XIIe siècle, on assiste à la révolution du style ogival : primaire ou primitif (XIIIe siècle) ; secondaire (XIVe) ; tertiaire (XVe et première moitié du XVIe siècle). La dénomination rappelle celle des ères géologiques. Des « divisions proposées en 1824 depuis adoptées partout en France et à l'étranger », dit de Caumont lui-même.

De plus, il travaille à développer une « géographie des styles », présentée dans l'*Abécédaire*, via en particulier la mise en association avec les terrains géologiques, qui conditionnent la qualité des détails sculptés. La géographie des styles détermine des « écoles d'architecture » régionales. On notera la similitude avec le classement contemporain en « écoles » de peinture.

Dernier point à remarquer. Lamarck était évolutionniste²³ : l'évolution passe par une complexification croissante de l'organisation des êtres vivants, et par une adaptation des espèces au milieu. Arcisse de Caumont pour sa part constate un « progrès » entre roman et ogival ; et le mouvement ogival dans sa troisième époque est marqué de défauts. Il reconnaît de plus une adaptation des styles aux milieux, en particulier géologiques.

Transparaît aussi la théorie de l'art très ancrée depuis Winckelmann, qui veut qu'un art passe par naissance, apogée, déclin, cycle inspiré de l'évolution du vivant²⁴.

Le but d'Arcisse de Caumont via la création de sociétés savantes, c'est bien de répondre à une urgence devant l'ampleur des destructions : urgence de l'inventaire, du compte-rendu, selon une méthode à généraliser ; il amorce l'effort quant au vocabulaire normatif... Et il insiste sur l'urgence de l'éducation : des enfants (il adaptera son manuel à destination des enfants, pour les maîtres d'école), des « hommes de la campagne » (qui informeront les archéologues de l'existence de vestiges). Cela exige la simplicité.

Quoi de plus simple que la dichotomie des formes plein-cintre et brisée ?

Mérimée l'a réfutée, dans son *Essai sur l'architecture religieuse du Moyen Age, particulièrement en France* (on notera le plagiat du titre d'Arcisse de Caumont), paru en 1837. Viollet-le-Duc aussi, qui classe Autun et Vézelay dans l'architecture gothique. Camille Enlart, constatant la « merveilleuse et séduisante simplicité » du système, commente : « le

²³ Comme son cadet Geoffroy Saint-Hilaire : cf. la célèbre controverse avec le « fixiste » Cuvier.

²⁴ Cf. la part de l'histoire naturelle propre au XVIIIe siècle dans le montage par Winckelmann de sa théorie de l'histoire de l'art : DECULTOT E., *Winckelmann naturaliste. L'histoire naturelle et la naissance de l'histoire de l'art*, dans *Dix-huitième siècle*, 31, 1999, p. 179-194.

succès de cette doctrine fut immense, mais ce succès fut un désastre, car cette méthode si facile avait un seul défaut : elle reposait sur une erreur radicale »²⁵.

Reconnaissons qu'il en reste quelque chose, qui va avec l'architecture-romane-massive-et-sombre, et l'architecture-gothique-lumineuse-et-qui-s'élance-vers-le-ciel...

Ceci dit, Arcisse de Caumont évitait deux écueils : la théorie de l'imitation de la nature, en l'occurrence des branches d'arbres, qui pour lui relevait des « opinions plus ou moins bizarres de quelques antiquaires »²⁶. Il ne tombait pas non plus dans la manie de l'attribution. Depuis Vasari et les *Vite*, on aime à lister des noms d'artistes. Félibien le fit pour l'architecture gothique avec « Montreau » ou Jean de Chelles²⁷. Pensons aux imagiers énumérés par Emeric-David. Vouloir absolument déterminer « l'auteur » accompagne alors le réflexe nationaliste cherchant des « gloires françaises », selon des considérations anachroniques sur « l'artiste ». Cela restera longtemps une ornière de la pensée médiéviste...

Bilan de la démarche historiographique

On peut rendre hommage à la clairvoyance et à l'efficacité du « militantisme » d'Arcisse de Caumont. Ceci dit l'« exactitude », l'esprit « scientifique », sont à replacer dans l'air du temps. Par rapport au mystique Lenoir, il a introduit la volonté d'une « classification » ; il a voulu mettre en place un « référentiel », dirions-nous aujourd'hui, commode, pour dater les monuments et en saisir l'importance dans l'histoire de l'art.

Mais il est une différence majeure avec la géologie ou la botanique. L'archéologie, et l'histoire de l'art à laquelle elle est censée alors mener, ne relèvent pas des sciences naturelles. Quelle que soit la définition que l'on donne à l'archéologie, et à l'histoire de l'art, reste que ce sont des sciences humaines. Brutails, au début du XXe siècle, dénonçait l'assimilation du monument à une plante²⁸. Il ne sera pas écouté.

Un monument n'est pas une plante ni un animal. L'arc plein-cintre ne s'appointe pas peu à peu pour devenir arc brisé. Les monuments ne s'engendrent pas les uns les autres selon hérédité et évolutionnisme par adaptation au milieu. Pourtant, par une problématique mimétique avec les sciences naturelles les historiens d'art médiévistes vont persister longtemps à raisonner de même, selon la doctrine de l'« influence » : un monument dit majeur en « influence » un autre construit après lui comme s'il l'engendrait... ; on raisonne à partir de ressemblances formelles qui peuvent être tout à fait vagues, et qui excluent généralement la technique ; et la question cruciale du mode de transmission de l'influence est largement éludée.

A la différence d'un « naturaliste » étudiant une roche ou une plante, l'archéologue ou l'historien d'art, praticien d'une science « humaine », a affaire à quelque chose qui est le résultat d'une intelligence, analyse, conception, pensée, qui peut se partager entre « auteurs » multiples, commanditaire(s) et exécutant(s), qui se plient à certains conditionnements, ou au contraire les contournent... Le praticien d'une science humaine analyse l'homme producteur,

²⁵ Dans Préface du *Manuel d'archéologie française, I, Architecture religieuse*, Paris, Picard, 1927, p. XVIII.

²⁶ *Abécédaire* t. I p. 278.

²⁷ Giorgio Vasari, *Le vite de piu eccelenti pittori, scultori, e architettori*, édité à partir de 1550. Jean-François Félibien des Aiaux, *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, 1687.

²⁸ Jean-Auguste Brutails, *L'archéologie du Moyen Age et ses méthodes. Etudes critiques*, Paris, Picard, 1900, p. 168-169.

artiste, consommateur, amateur : il analyse une analyse²⁹. La décomposition de l'objet en vue de l'étude a tout intérêt à en tenir compte, pour que le découpage soit pertinent et heuristique.

²⁹ Définition du linguiste épistémologue des sciences humaines Jean Gagnepain. Cf. LAISIS J., De Pierre Perret à Jean Yanne, dans DUVAL-GOMBERT A. dir., *Description et explication dans les sciences humaines, Tétralogiques*, n° 17, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 99-135.